



3 1761 05248736 0

Arman de Caillavet, Gaston  
La loi de l'ombre

PQ  
2601.  
R565L6



GASTON ARMAN DE CAILLAVET & ALPHONSE FRANCK

# La Loi de l'ombre

REVUE  
D'OMBRES CHINÉES  
EN  
TROIS PARTIES  
ET  
8 TABLEAUX

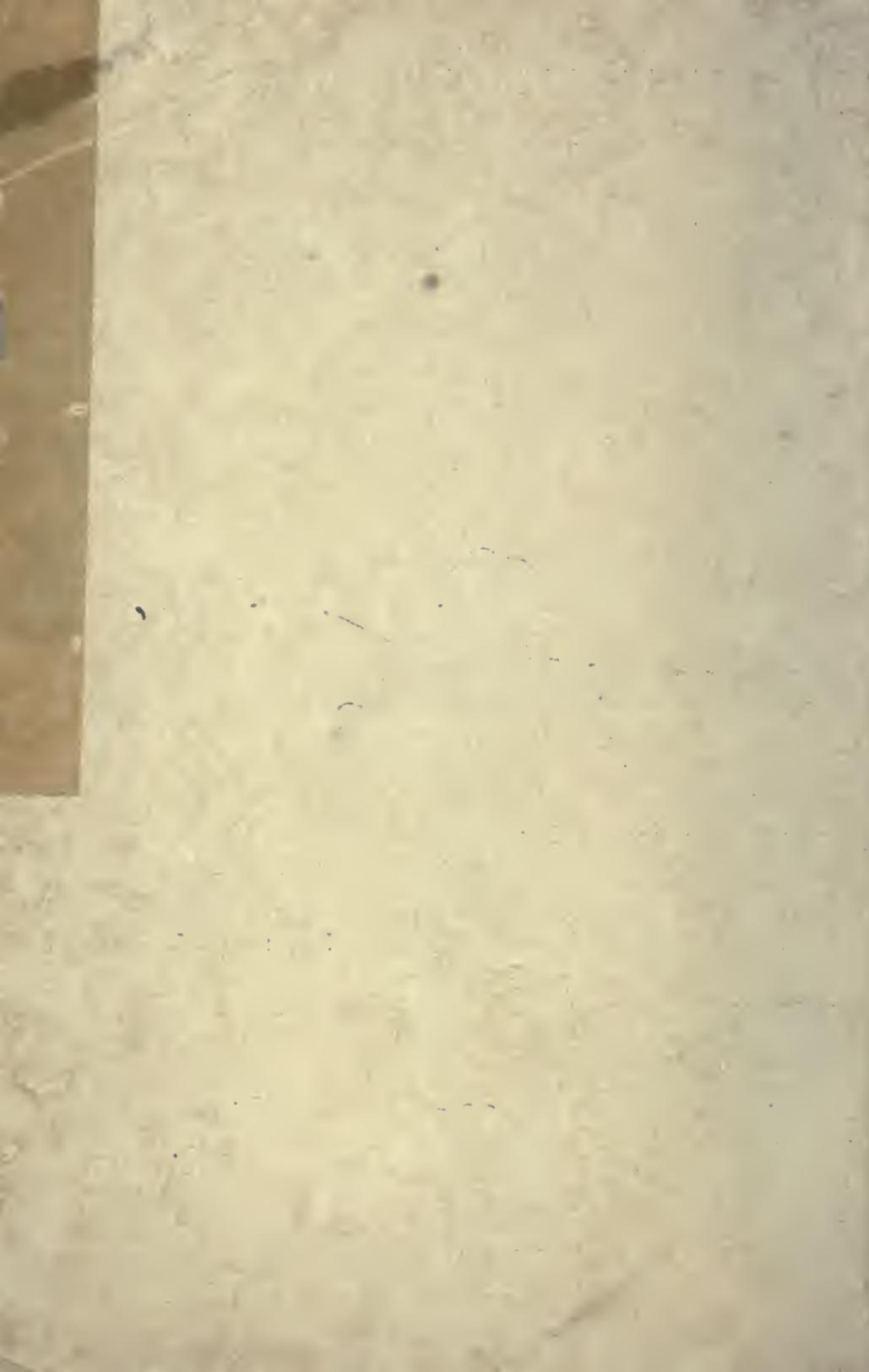


—•—  
PRIX : 1 FR. 50  
—•—

A handwritten signature in black ink, appearing to read 'Alphonse Franck', with a stylized flourish.

PARIS

AUL OLLENDORFF, Editeur. — 28 bis rue de Richelieu



A Madame de Grette Guilbert

Timidement

Esperance



La  
Loi de l'Ombre

REVUE D'OMBRES CHINÉES

EN TROIS PARTIES ET HUIT TABLEAUX

Représentée pour la première fois, à la BOITE A MUSIQUE, le 7 mars 1897.

**DÉCORS de M. Frey**

---

**OMBRES de M. Lamouche**

---

**MUSIQUE de M. Hirschmann**

La  
Loi de l'Ombre

REVUE D'OMBRES CHINÉES

EN TROIS PARTIES ET HUIT TABLEAUX

PAR MM.

GASTON ARMAN DE CAILLAVET ET ALPHONSE FRANCK



PARIS

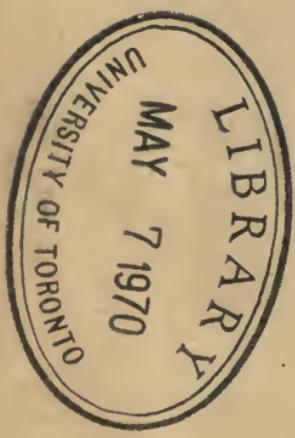
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 bis, RUE DE RICHELIEU, 28 bis

—  
1897

Tous droits de traduction. et de reproduction réservés pour tous les pays,  
y compris la Suède et la Norvège.

PQ  
2601  
A585L6



A

ALEXANDRE HEPP

*Amicalement.*

G. A. DE C.      A. F.





LA  
LOI DE L'OMBRE

---

PREMIÈRE PARTIE

---

PREMIER TABLEAU

*Le théâtre représente le verso de l'Odéon. — Dans le fond, le Luxembourg verdeie.*

LE RÉCITANT.

Le soleil s'est couché sur l'Odéon pensif... La nuit tombe, sans se faire de mal. L'omnibus qui porte en exergue les noms de ces deux pôles de l'esprit humain, Batignolles-Odéon surgit au coin de la rue Racine, puis s'arrête. Le conducteur met pied à terre. Il est sombre et porte l'impériale. Odéon, crie-t-il, tout le monde descend. Odéon!...

Des voyageurs pour l'Odéon paraissent. (*On voit descendre des ours, un petit, un moyen, un immense.*) Ce sont des ours, ils sont bien léchés. Comme on est en été, les ours s'allongent. Ils défilent et chantent, plaintifs :

Rendez-nous notre Antoine, s'il vous plaît.  
Rambaud, voulez-vous nous le rendre !

Le conducteur les voit disparaître dans le théâtre. Les ours se suivent et se ressemblent, dit-il. Puis regardant vers la colonnade : La garde meurt et ne se rend pas !

ANTOINE.

Eh bien oui ! c'est moi ! Moi l'exilé, moi le banni ! Moi, de qui un vieux contrôleur de l'Odéon disait : Croyez-vous, monsieur, qu'il m'a parlé comme à Cambronne ! Ginisty ! Ginisty ! Malheur sur toi ! J'ai accepté cet infime emploi qui du moins me ramène chaque jour près du paradis perdu, et chaque fois j'embouche sous tes fenêtres la trompette de Jéricho et je crie : Ginisty malheur !

*Air : du Marchand de robinets.*

Puisque ton péritoine  
De l'insigne sacré  
Dont était ceint Antoine  
Reste seul écharpé,  
Taratata...

*Il souffle dans son petit cornet.*

Ecoute bien ma voix  
Où la menace vibre,

J' vais en fac' de chez toi  
Fonder l'Odéon libre!  
Taratata...

(*Parlé.*) La garde meurt et ne se rend pas.

*Il disparaît sous la galerie.*

LE RÉCITANT.

La nuit continuant à tomber un allumeur paraît. Nous reconnaissons M. Germain qui vient éclairer l'Odéon.

*Le gaz s'allume et illumine la scène.*

La matinée classique vient de finir.

*Ventru, l'on voit surgir l'oncle Francisque.*

Le gros critique qui vient de conférencier sur une comédie de Plaute, sort du théâtre, fredonnant les derniers mots de son allocution. Il bâille, il bâille au Corneille, au Racine, et à tous les autres. Mais écoutez, voici qu'il va parler.

SARCEY.

Air : *Rien, rien, rien.*

Je n' sais pas si vous êtes comm' moi,  
Mais j' vous fich' mon billet, ma foi,  
Qu' pour c' qui est du théâtr' classique,  
Qu'il soit en toc, qu'il soit antique,  
J' peux l' dire étant Normalien,  
Je n'y comprends rien, rien, rien !

Au fond, ça n'est pas rigolo :  
Qu' ça veuille êtr' sérieux ou folâtre,  
C'est toujours kif, kif bourriquo !

D'abord ça n'est pas du théâtre.  
 Quéqu' ça veut dire? On n' sait pas bien,  
 Je n'y comprends rien, rien, rien!

Bref, que ce soit Plaute ou Térence,  
 Ça ne f'ra pas l' sou, c'est certain!  
 Puis comment voulez-vous, j'y pense,  
 Qu'on puisse les comprendre, en France,  
 Puisqu'ils ont écrit en latin!  
 Moi j' n'y comprends rien, rien, rien!

*Bravos enthousiastes dans la coulisse.*

SARCEY.

Vous les entendez. Eh bien! partout j'ai autant de succès. L'Amérique même a donné mon nom à une ville, San-Francisco!

Sans compter que le clou de 1900 est trouvé, vous savez le fameux clou... Eh bien, c'est moi! parfaitement un Sarcey captif qui s'enlèvera tous les jours.

*Musique orientale.*

Quelle est cette musique entraînante!... Ah! ça me met des fourmis dans le ventre! En vérité c'est le mufti lui-même! Salut enfant des douars!

*Entre le docteur Grenier, la tête de Turc bien connue.*

LE RÉCITANT.

M. Grenier!

GRENIER, *voix aigrette.*

Lui-même. Vous êtes surpris de me voir en ces parages. Je viens de prendre mon dernier bain, devant la chambre. C'était délicieux, par Allah! Bonne eau!

SARCEY.

Macache ! Pourquoi le dernier ? Voudriez-vous faire blanchir vos pieds à Londres ?

GRENIER.

Non, mais à partir de demain, j'entre en jouissance de la salle de bains que M. Guillemet a fait construire pour moi et qu'on surnomme déjà le petit bocal !

*Il se penche et parle à l'oreille de Sarcey.*

LE RÉCITANT.

Il lui décrit les délices de son hamman !

Grenier charmant d'indolence  
Se balance

Dans un hamac. Au dessous  
La baignoire est toute pleine  
D'eau de Seine  
Où se mire son burnous.

Et la frêle escarpolette  
Se reflète  
Dans le miroir où furtif  
Il trempe son pied d'ivoire  
Que l'eau moire  
Et son cor législatif...

Il folâtre avec l'éponge  
Puis il songe  
A Guillemet le questeur.  
« Il me donna sa baignoire  
Et sa poire,  
Il est mon frère et masseur.

Il donna sa brosse à tête,  
 Sa serviette,  
 Son cosmétique tout frais,  
 Et ma peau s'humecte toute,  
 Je dégoutte,  
 Merci pour tant de bains faits...

GRENIER.

Et maintenant, je fais ma réaction. Une réaction radicale.

SARCEY.

Et puis vous cherchez à orienter votre politique.

*Il rit très fort.*

GRENIER.

Hélas ! l'Orient ! l'Orient ! Pourquoi vous ai-je quittés palmiers, chanson des petits oasis, chameaux, chers chameaux, avec qui je me payais des bosses ?

SARCEY.

Pauvre ami, ne vous découragez pas. En veux-tu ? En voilà !

*Aguichantes et solliciteuses, des petites femmes paraissent et l'entourent, et leurs gestes extasiés lui promettent un avant-goût du paradis de Mahomet. Murmure confus d'où se détachent seulement quelques mots... Hourri.... golade... y aura du feu...*

GRENIER, *les bras au ciel, se laissant faire.*

C'était écrit ! je suis levé ! Mieux vaut être levé qu'assis, couché que levé, maure que couché !

*Ils sortent.*

LE RÉCITANT.

Grenier a retrouvé ses chameaux!

SARCEY, *les suivant.*

Et moi je vais à la soirée du Ladies-club où l'on doit jouer une pièce sans queue ni tête intitulée : *In cauda venenum.*

LE RÉCITANT.

La lune aussi est levée. C'est l'heure des levages et des conspirations. Un homme paraît. On reconnaît, émergeant d'un manteau sombre, le nez de M. Claretie.

M. CLARETIE, *entrant de droite.*

Ad augusta.

MOUNET, *de gauche.*

Per angusta ! Que Dieu vous garde!

Qui vive?

CADET, *de droite. Il tient à la main sa fiole, sur laquelle on lit :  
Kina Cadet.*

Ad augusta.

LE BARGY, *de gauche.*

Per angusta.

M. CLARETIE, *à Mounet.*

Regarde.

Sommes-nous seuls?

LE BARGY.

Bien seuls?

MOUNET.

Très seuls!

M. CLARETIE,

Et ne peut-on

Nous observer ?

CADET.

C'est le désert !

L'ÉCHO.

C'est l'Odéon !

M. CLARETIE,

J'ai, pour vous réunir, messieurs du comité,  
Entre mille choisi cet endroit écarté,  
Car dans mon cabinet les murs ont de l'oreille.  
Un voyeur invisible est là qui nous surveille !  
Mais pourquoi n'êtes-vous que trois ici ce soir ?

MOUNET.

Joseph Prudhon est paresseux comme Leloir,  
Albert Lambert le fils dedans ce temple austère,  
A voulu visiter Albert Lambert le père.  
Son père, à cet Eros au sourire si doux,  
Que déjà La Rounat chérissait entre tous.

M. CLARETIE.

Il suffit. Ça, messieurs, entr'ouvrons la séance.  
Cadet, qu'a répondu ton frère à notre avance ?  
L'as-tu vu ? Qu'a-t-il dit ? Ton but est-il atteint ?

CADET.

A peine je passais la Porte Saint-Martin,  
Devant sa buraliste à jamais solitaire,  
Lorsqu'après de moi vint s'asseoir  
Un colonel, vêtu de noir,  
Qui me ressemblait comme un frère.

Oh! reviens, lui dis-je, on t'attend,  
 Reviens, mon colonel, tu dois être content!  
 Mais lui, froid, répondit : Tu diras à la France  
 Qu'elle attendra! Georges Ohnet soit qui mal y pense!  
 Comme je protestais : Morbleu pas de sermon!  
 Je suis l'aîné, le chef des armes et du nom!

M. CLARETIE.

Hélas! Enfin tu fis ce que tu devais faire,  
 Dors en paix, cadet, son p'tit frère!  
 Suivons : J'ai devant nous ce soir fait assigner  
 Cette étrange sociétaire,  
 Qui ne veut toujours pas signer!  
 Messieurs, c'est un affront insigne,  
 Exigerons-nous qu'elle signe?

TOUS.

Qu'elle signe!

M. CLARETIE.

J'ai soupçon,  
 Que Léda même n'y fit pas tant de façon!

*Entre, en une toilette de réve, mademoiselle Brandès, et surprise de la solennité de l'accueil, elle pousse, vibrante, un long cri.*

M. CLARETIE.

Faites votre devoir, doyen, et soyez fort.

MOUNET, *drapant d'un geste les plis flottants de sa chlamyde.*

Or ça, nous prenez-nous pour les Bouffes du Nord?  
 Fernando? Franconi? Guignol? le Palais-Sport?  
 Un acte vous élu des nôtres. Sur mon âme!  
 Vous eussiez dû signer depuis un an, madame.

Avez-vous quelque sombre et ténébreux dessein  
Pour mettre tout ce temps à nous donner le seing ?

*Une table sort de la coulisse. Encrier, plume, le décret. de  
Moscou, la mâchoire de Molière.*

MADemoiselle BRANDÈS, *brisée d'angoisse.*

Pardonnez-moi seigneur, ma main tremble. Je crains  
de ne pouvoir tracer un seul mot. Ne pourriez-vous  
prendre une autre personne ? Ma mère par exemple ?

M. CLARETIE.

Non madame, il est indispensable que ce soit vous !  
Allons ! C'est trop tarder !

MADemoiselle BRANDÈS.

A quelle époque vivons-nous, grand Dieu !

M. CLARETIE.

Vous auriez tort de vous croire à celle de la Renais-  
sance. Mort et Damnation !

*Et dans l'atmosphère de drame de cette scène, les répliques  
d'Henri III et sa cour leur montent d'elles-mêmes aux lè-  
vres.*

MADemoiselle BRANDÈS.

Ah ! Pitié, monsieur le duc !

M. CLARETIE.

Signerez-vous ?

MADemoiselle BRANDÈS.

Jules, au nom du ciel que la mort d'une faible femme  
ne souille pas votre nom !

M. CLARETIE.

Mieux vaut douceur et violence.

MADemoiselle BRANDÈS.

C'est la loi de l'homme! Ah! si je pouvais jouer l'évasion!

M. CLARETIE, *lui saisissant le bras.*

Signez!

MADemoiselle BRANDÈS.

Vous me faites mal, Jules!

M. CLARETIE.

Signez, vous dis-je.

MADemoiselle BRANDÈS.

Vous me faites mal, Jules! Vous m'ê faites horriblement mal!

M. CLARETIE, *corps à corps.*

Mais signez donc.

MADemoiselle BRANDÈS.

Que dirait l'Académie française, si elle savait que vous avez meurtri un bras de femme avec un gantelet de chevalier!

*Elle signe et tombe évanouie. On l'emporte.*

M. CLARETIE.

Maintenant approchez, Le Bargy.

LE BARGY, *fredonnant.*

Je n' sais pas c' que j'ai, toutes les femmes me gobent.

Je n' sais pas c' que j'ai pour êtr' si gobé.

## LA LOI DE L'OMBRE

M. CLARETIE.

En vérité, monsieur, on sait de vos histoires.

LE BARGY, *mordant.*

Qui sont de votre goût?

M. CLARETIE.

Oui, des plus méritoires!

A vos galants projets on est initié,  
Ainsi vous avez dit à Lara... Boumdihé.LE BARGY, *fredonnant.*

Talaraboumdihé!!

MOUNET.

Ça, parlez, Le Bargy, la sueur de la honte,  
Lorsque je pense à vous, à la face me monte.*Et dans le ciel pâlisant rougit la lune.*

LE BARGY.

Qu'ai-je fait? Don Juan partout a du succès  
Et moi je le reprends au théâtre français!*Il fait jouer son col de cygne et après une pause, reprend ; à mesure qu'il parle, sa tête se hausse et insensiblement il se monte le cou.*Lorsque le Perdican lassé d'un long veuvage,  
A sur quelque beauté jeté son œil vainqueur,  
Il lui mande aussitôt à quoi cela l'engage,  
Et puis pour toute offrande il apporte son cœur.

M. CLARETIE.

Ce drame d'amour tient la presse haletante,  
Jouons-nous donc le *Mari de la débutante*?

MOUNET, *indigné.*

Mais par d'autres que vous son cœur est convoité,  
Duffos qui la d'manda recule épouvanté!

LE BARGY, *léger.*

De vous quitter, messieurs, j'ai regret sur mon âme,  
Je rentre jouer le *Supplice d'une femme.*

*Il sort.*

M. CLARETIE.

Reste encor le voyage en Grèce,  
Donc parlons-en car le temps presse.

*Air : Au Bois de Boulogne.*

Vous comprenez l'intérêt de ça,  
Jouer Œdipe où ça s' passa,  
Quell' couleur locale ça s'ich'ra  
A c'te vieille pièce,  
C'est vrai qu' c'est un peu loin du Pecq,  
Qu' c'est embêtant d' jouer chez des Grecs,  
Mais vous gagnerez un tas d' kopecks,  
En pièc's de Grèce,

Vous f'rez connaître le grand Bornier  
Et-Jul' si bien nommé Barbier,  
Qui les ras'ra jusqu'à crier  
Et s'ils d'mand' grâce,  
Vous leur coll'rez quèqu's auditions  
De la grève des Forgerons  
Et les muses en verdiront,  
Sur l' mont Parnasse!

*Parlé.*

A toi, Mounet de les conduire sur ces côtes,  
D'être pilote, chef, guide des Argonautes

Et souviens-toi quand ton vaisseau fendra le flot,  
Quel grand navigateur fut Sébastien Cabot !

*La nuit se fait, soudaine et pendant que la musique joue le  
chœur de Pars pour la Grèce, apparaît le décor des fron-  
daisons du Luxembourg. Sur le fond de la fontaine de  
Médicis se détachent les blancheurs des marbres.*

## DEUXIÈME TABLEAU

### LE LUXEMBOURG

---

#### LE RÉCITANT.

Ils vont partir, mais avant de se séparer, ils se souviennent qu'ils sont à côté de cette place heureuse qu'on surnomma le coin des poètes, et ils veulent mettre sous l'invocation des ombres sacrées la grande entreprise où ils se préparent. Et Mounet qui fut autrefois de Bergerac, sent je ne sais quel souffle l'envahir, et tout étonné, il dit des vers :

Par le vouloir des dirigeants,  
C'est là que sont les bons poètes  
Dont l'État se paya les têtes,  
Pour de très modestes argents,

Dans le lierre et la vigne vierge  
Ils sont là, les poètes las  
Sous les encensoirs des lilas :  
C'est ici leur dernière auberge.

Dans la fontaine de Goujon  
 Leur sérénité se contemple.  
 Des muses, c'est ici le temple  
 Et le grand autel d'Apollon.

Après les hymnes et les fêtes  
 L'éclat des gemmes et des fards,  
 A côté du coin des canards,  
 On a mis le coin des poètes.

En grande pompe un tas de penseurs  
 Vint inaugurer leur image,  
 Un ministre même y fit rage  
 Puis décora ses fournisseurs.

Ils virent les binettes frustes  
 De leurs successeurs exhibés,  
 Et les bras leur en sont tombés  
 Et c'est pour ça qu'ils sont des bustes!

Mais quand perce aux cieus lézardés  
 Phœbé la blanche, albe auréole  
 L'âme des chanteurs dégringole,  
 Le long de ses rayons dardés.

Alors sous les branches amies  
 Où le lac de clarté s'étend  
 Peintres et poètes d'antan  
 Chantent leurs croûtes, et leurs mies!

Et silencieuse la troupe se retire. Mais voici que le rayon annoncé s'en vient illuminer le front des poètes, voici que les visages de pierre s'animent, que les yeux s'éclairent... C'est l'heure. Les bons poètes vont chanter; les strophes balancées vont couler des bouches divines! Ecoutez-les :

PREMIÈRE VOIX, *criarde*.

Mais, mon cher, vous n'avez jamais eu aucun talent.

DEUXIÈME VOIX, *aigrelette*.

Taisez-vous donc! vous n'êtes qu'un raté.

TROISIÈME VOIX, *prometteuse*.

Je vais vous réciter quelques vers qui...

QUATRIÈME VOIX, *aristocratique*.

Ta bouche! bébé!

CINQUIÈME VOIX, *barbare*.

Ne vous disputez pas, vous n'existez ni les uns ni les autres. Et du Nirvâna où je suis...

VOIX MÊLÉES.

Décadent!... Gendumonde!... Amateur!... Vidé!...  
Plagiaire!... Parnassien!... Classique!... Outil!... Bor-  
nier! Vasebrisé!...

*Hurlements. — Des bustes sortent des bras et des jambes  
menaçantes. — Chahut.*

---

## DEUXIÈME PARTIE

---

### TROISIÈME TABLEAU

#### LE PORT DE MARSEILLE

---

*Le quai couvert d'une foule grouillante et enthousiaste. A gauche la passerelle qui mène au bateau dont le pont s'a-perçoit. — Crics, machines, grues publiques et privées. — Fumée de charbon. — Parfums d'ail et de gloire.*

LE RÉCITANT.

Les comédiens ont traversé la France, passé sans s'y arrêter Orange et la belle Valence... Et voici que Marseille les acclame... (*Cris et bravos dans la coulisse.*) Ils arrivent sur le port. L'Etat a mis à leur disposition un cuirassé. Mais aucun ne se trouvait en état de naviguer et on a dû en composer un exprès avec toutes les pièces disponibles de notre marine : Le pont du *Hoche*,

l'hélice du *Carnot*, un mât du *Jauréguiberry* un autre du torpilleur 43, la coque du *Charlemagne*, la stabilité du *Pothuau*, le pavillon du *Vengeur* et le radeau de la *Méduse*. Le navire chauffe, car, comme le fait remarquer madame de Mesnilmontant mère à sa fille, c'est un navire automobile. Les comédiens défilent : Le vieux premier, le grand comique, la petite coquette, la jeune duègne.

N'oubliez pas les accessoires s'écrie Mounet. (*Passé un commissionnaire pliant sous le faix.*) A ce moment, une confusion regrettable, se produit. Madame de Mesnilmontant mère est enlevée par une grue. — Un homme à la mère, hurle Mounet. (*On la décroche.*) On embarque les couronnes que la troupe a recueillies sur son passage et qui resserviront. (*Deux porteurs portant des couronnes de deuil.*) Souvenirs et regrets.

Le moment du départ approche. Un incident : Un camelot est arrêté pour avoir voulu faire passer de mauvaises pièces. Mounet reconnaît dans ce camelot M. Henri Becque venu incognito à Marseille pour essayer d'y faire passer ses pièces. Mais ses pièces ne passent pas. On l'emmène.

Après cette prise de Becque, les autorités viennent saluer les comédiens extraordinaires de la République. Voici le maire, M. Flaissières. Mais silence, M. le Maire va parler.

#### FLAISSIÈRES.

Citoyens et citoyennes, la ville de Marseille vous souhaite heureux voyage. Je laisse la parole à M. le Préfet qui vous parlera au nom de l'immonde gouvernement dont il représente ici les ignobles chefs, trou de l'air!

LE RÉCITANT.

Le Préfet répond.

LE PRÉFET.

Je vous remercie monsieur le Maire, des nobles paroles que vous venez de prononcer et auxquelles je m'associe de tout cœur.

*Le préfet et le maire s'embrassent. — Acclamations. — Salves. — Chapeaux en l'air.*

LE RÉCITANT.

On acclame une dernière fois. Le navire va lever l'ancre. L'enthousiasme devient du délire!

## QUATRIÈME TABLEAU

### LE PONT DU CUIRASSÉ

---

*Hommes de quart, mitrailleuses, des passagers passent oscillants. — Sur la passerelle l'amiral et Mounet.*

#### LE RÉCITANT.

Tel un bon poivrot à l'heure de l'apéritif, le bateau a pris la mer. A l'horizon la terre diminue et l'eau croît, rappelant ainsi le ministre civil qui fut si brusquement ôté de la rue Royale. Sur le pont, l'amiral apprend à Mounet verdissant un peu, comment les bureaux de la Marine ont repris l'heureuse idée de M. Lépine relative aux agents de la brigade des voitures. On a donné à tous les capitaines de vaisseau un petit bâton blanc pour assurer la circulation au large, et empêcher les collisions. Puis il lui conte les tribulations de nos cuirassés et comme quoi ils sont traités si durement par la mer qu'on ne les appelle plus que les enfants martyrs. Il dit, et pensant que le moment est venu de faire un peu de musique, voici comment il s'exprime :

L'AMIRAL.

**Pot pourri.**

Ils cogn'nt dès qu'ils sort'nt de Toulon

Les digues, digue, digue,

Les digues, digue, don,

Ou connaissant mal la région

Se coll' sur les rochers.

Mais comment l'empêcher?

Vous savez comment ils échouent

A la mode (*bis*),

Vous savez commé ils échouent

A la mode de chez nous.

Y a d' quoi vraiment en perd' le nord,

Vrai c'est à croire' nom d'un sabord!

Que cett' vieill' rosse d'Amphitrite

S'est misè ouvreus' sur ses vieux ans

Pour nous offrir tant d' petits bancs

Pour compléter l'affaire

Nos ingénieurs, homm's de bureaux,

Pour construire un' chaudière

N'ont pas du tout d' tuyaux,

Si bien qu' nos p'tits bateaux

N' vont pas sur l'eau

Ou quand ils tâchent

Y s' coll' des renfonc'ments

Qui sur le champ

Les mett' sur l' flanc!

Et c'est pourquoi messieurs en voyant c'te compote

Tout' la Franc' peut vraiment chanter à propos d' flotte

Souvent flott' s'avarie

Bien fol est qui s'y fie!

C'est naviguer, hélas! qu'abîme tous nos vaisseaux.

Ils sont jolis, bien faits, mais voilà... ça craint l'eau!

Bref, nos pauv' cuirassés, j'sais pas comment ils font,  
C'est comm' nos députés : ils touchent toujours des fonds.

Sur l'air du tra la la la la (*bis*)

Sur l'air du tra déridéra

Tra la la.

## CINQUIÈME TABLEAU

### AU LARGE

---

*Au loin, le navire apparaît hérissé de tours et de coupes. Il semble une citadelle qui serait une pièce montée.*

#### LE RÉCITANT.

Pendant qu'ils causent, le navire marche. Hâtif, il fait des nœuds, des nœuds marins, naturellement ; mais tout à coup, il hésite, il se trouble. Des craquements retentissent. C'est un bateau hanté ! s'écrie Mounet. Des cris éclatent. A la distance qui nous sépare du bateau, ces cris ne peuvent arriver jusqu'à nous. « Ne vous inquiétez pas, dit l'amiral, ce n'est rien : nous coulons ; mais nous en avons l'habitude, la grande habitude. » Et, majestueusement, le cuirassé s'enfonce.

## SIXIÈME TABLEAU

### LES PROFONDEURS DE LA MER

---

*Paysage bleu, rayé d'argent. Enchevêtrement de coraux et d'algues parmi un chaos de rochers que veloutent des goémons. — Du cintre, le bateau descend. A travers les eaux, il s'enfonce et disparaît et les personnages s'éparpillent dans des grottes roses ou parmi de merveilleux jardins secrets.*

#### LE RÉCITANT.

Lentement, le vaisseau descend. Les poissons, qui eux aussi ont l'habitude, la grande habitude, le regardent sans étonnement. Et voici que le bâtiment repose sur le fond de la mer, en un paysage montagneux et abrupt. On dirait des Alpes, dit Mounet. Des Alpes-Maritimes, répond l'amiral, et il fait les honneurs à Mounet, après avoir galamment cueilli, pour l'offrir aux dames, un petit bouquet d'éponges.

#### L'AMIRAL.

Vous allez voir, mon cher, c'est une promenade char-

mante. D'abord, un peu partout, des navires de la flotte française laissés en route par nos escadres.

*Le fond qui se déplace montre perchés sur les pics ou languissant dans les vallées d'innombrables rangées de cuirassés placides.*

A mon dernier voyage, reprend l'amiral :

En partant du golfe d'Otrante,  
 Nous étions trente ;  
 Mais en arrivant à Cadix,  
 Nous étions dix.  
 Au large de la rad' de Cette,  
 Nous étions sept.  
 En signalant cell' de Cassis,  
 Nous étions six.  
 Devant Port-Cros, passage étroit,  
 Nous étions trois.  
 Lorsque d'Antib's nous vîm's les feux,  
 Nous étions deux.  
 En passant d'avant Toulon, enfin,  
 Nous étions un.  
 Et quand dans l' port nous fûm's rendus  
 Nous n'étions plus!...

L'AMIRAL.

Ah! la France peut se vanter d'avoir la première flotte sous-marine du monde.

LE RÉCITANT.

Soudain Mounet aperçoit une corde. Qu'est ceci?  
 dit-il.

L'AMIRAL.

C'est le câble anglais qui relie Marseille aux possessions françaises d'Afrique.

MOUNET, *il se penche.*

En quoi donc est-il fait ? Il me semble que j'ai vu déjà de pareils fils au théâtre.

L'AMIRAL.

Après avoir essayé tous les métaux et constaté qu'aucun ne résistait à l'action des sels marins, on s'est décidé à ne plus employer que des ficelles dramatiques de M. Sardou. C'est inusable.

LE RÉCITANT.

Devant eux défilent des sites prodigieux et Mounet s'étonne de voir tant d'objets divers amoncelés... L'amiral lui explique qu'au fond de la mer se retrouve tout ce qui, depuis des temps, tomba dans l'eau :

Las! dans l'eau qu'il tomba de choses!  
 Que de poèmes, que de proses,  
 Et que de lys et que de roses!  
 Combien de Lépins aussi.  
 Que de discours et que de gloses,  
 Que d'attitudes et de poses  
 Et que d'effets suivant leurs causes  
 Tombés dans l'eau, tombés ici!

Eau dormante, eau glauque, eau soyeuse,  
 Eau maternelle, eau précieuse,  
 Tombe caressante et berceuse  
 Où vont les rêves éclatants,  
 Où vont guitares et cymbales,  
 Travaux d'Hercules, chants d'Omphales,

Mer sercine où nos neiges sales  
Rejoignent les neiges d'antan !

Et en effet, Mounet demeure stupide de tout ce qu'il voit (*Le fond se déplace, présentant les objets annoncés.*) Voici l'affiche morale, la croix de Sarah Bernhardt, tombées dans l'eau. Voici le chalet dieppois de M. Bamberger, poussé au suicide par l'exaspération de ses sentiments antisémites. Voici, tombée dans l'eau, la voie triomphale qui devait orner de grands hommes les Champs-Élysées et rapprocher Maxim' de la Rochefoucault. Et ils rencontrent des blocs de forme bizarre.

L'AMIRAL.

Ce sont des piles de manuscrits, d'œuvres dramatiques de toutes sortes. C'est le fait de quelques-unes de nos comédiennes, qui, partant en de fructueuses tournées, ont tant souffert du mal de mer qu'elles ont rendu leurs rôles.

MOUNET.

Voici des ballots et des malles.

L'AMIRAL.

Ce sont des bagages de M. Doumer. En partant pour l'Indo-Chine, il a jeté pas mal de choses par dessus bord. (*Il lit :*) Convictions radicales. Projet d'impôt sur le revenu. Collectivisme. Mépris des grandeurs. Relations Bourgeoises. Il a jeté aussi les bases de sa future fortune.

LE RÉCITANT.

Mais quelqu'un vient à eux, parmi les paysages aqueux.

Et les sons berceurs d'un piano, à queue, lui aussi, annoncent son entrée.

L'AMIRAL.

Nom de nom! C'est la princesse.

VOIX INVISIBLE.

C'est un' Caraman  
 Qui n' gobait pas les chimè — res  
 C'est un' Caraman  
 Qu'avait du tempérament.  
 Ses mauvaises façons  
 Fir'nt rougir les choux d' Bruxelles,  
 Qui jamais, dit-on,  
 N' virent un' femme aussi... chausson.

*La princesse apparaît. Une couronne ceint son front et à travers sa poitrine transparait un cœur flamboyant.*

L'AMIRAL.

Mais chut! elle n'est pas seule.

*Entre Rigo, mi-tzigane, mi poissonneux.*

MOUNET.

Il arrive! il arrive!

*Aux sons d'une çzarda, il embrasse la princesse. Tous deux se tortillent.*

LE RÉCITANT.

Rigo, qui l'eût dit? Chimay, qui l'eût cru?

LE TZIGANE.

Air : *Chanson des houblons.*

Ah ! viens, ma blonde,  
 Dans les grott's de coraux,  
 Je suis dans l'onde  
 Comme un poisson dans l'eau.  
 Nous ferons un peu d'musique,  
 Je suis plein de calorique.  
 Viens, mon âme, je sens  
 Que je s'rai renversant.

*Très-mollo à l'orchestre. — Ils disparaissent dans les grottes. Et, avec un frémissement éperdu de nageoires, d'autres tziganes arrivent.*

MOUNET.

Mais quels sont tous ces autres nageurs ?

L'AMIRAL.

Des tziganes de rechange !

*Ils disparaissent dans les grottes, en faisant des gestes magnétiques.*

L'AMIRAL.

Ils font des passes. En ce moment, tout est au spiritisme.

MOUNET.

Et pendant ce temps on plaide son divorce.

L'AMIRAL.

Oui, mais la cour ne lui a pas été trop défavorable.

Rigo l'a beaucoup défendue en qualité de témoin à décharge. Les voici qui ressortent.

*On voit reparaitre, efflanqués, vouëtés, pitoyables, tous les tziganes. Leurs nageoires fléchissantes ne les soutiennent plus et, un à un, ils plongent.*

MOUNET.

Dans un bien triste état. Mais quelles sont ces autres dames ? C'est inouï ce qu'il y a de gens dans le lac !

*Entrent les deux princesses : l'une en costume espagnol, l'autre en Grechten. La première princesse revient.*

LE RÉCITANT.

Voici la concurrence : Son Altesse Elvira de Bourbon, que suit Son Altesse de Saxe-Calembour Dégotha. Les princesses, dans ce moment, ça s'enlève comme du pain !

MOUNET.

Et quel est ce vieil homme ?

*Et Gaston Pâris survient, en académicien ; symbolique, il tient en main la pomme.*

L'AMIRAL.

C'est l'un des derniers reçus de l'Académie française. Ce petit farceur de Gaston ! Il a été élu très chiquement, sans brigues, sans visites, sans avoir rien fait pour ça.

MOUNET.

Ah ! j'y suis ! Ces dames se disputent la pomme. Et quel était le seul capable de choisir entre elles ? Parbleu Pâris ! Gaston Pâris !

Cett' saison-ci, trois princesses  
 Se fir'nt enl'ver à la fois.  
 Quelle est, demand'nt ces altesses,  
 La plus chique de nous trois ?

Evohé ! que ces princesses  
 Pour enlever les garçons  
 Evohé ! que ces princesses  
 Ont de drôles de façons ! (*bis.*)

D' la française académie  
 O vous tant obscur élu,  
 A laquelle de ces trois mies  
 Donnez-vous le prix d' vertu ?

O vous que Pâris on nomme,  
 Ah ! de grâce, excitez-vous,  
 Et daignez donner la pomme  
 A la plus bath d'entre nous.

Evohé ! que ces altesses  
 Pour enlever les garçons,  
 Evohé ! que ces altesses  
 Ont de drôles de façons ! (*bis.*)

PREMIÈRE PRINCESSE.

Moi je pris à sa famille  
 Un maître d' peinture à l'eau  
 A quarellent les jeun' filles !  
 Vous voyez d'ici l' tableau

DEUXIÈME PRINCESSE.

Près du tzigân' ma conquête  
 En lun' de miel moi j' partis,  
 Que mon Janos vous répète  
 Ce que cett' lune y a dit !

## TROISIÈME PRINCESSE.

C'est un hussard, à l'âm' fière  
Après qui je cours encor.  
Ah! la caval'rie, ma chère,  
Faut avouer qu' c'est d' bien beaux corps!

## Chœur.

Evohé! que ces princessés  
Pour enlever les garçons,  
Evohé! que ces princesses  
Ont de drôles de façons! (*bis.*)

## LE RÉCITANT.

Mais Pâris ne répond rien à ces agaceries! Il est en académicien le Paris moderne, il est trop vert! Vainement il essaye de croquer lui-même la pomme, puis il s'enfuit, éperdu, poursuivi par les trois altesses qui, à défaut de sa pomme, voudraient bien se payer sa poire. Mais voici qu'apparaissent de nouvelles épaves. C'est le yacht si vite sombré *d'Une Idylle tragique*. Deux hommes le montent, deux hommes d'une suprême élégance. Ce sont les héros du célèbre roman récemment mis en pièce.

*Les deux hommes s'embrassent.*

## MOUNET.

Je me croyais dans la Méditerranée, serions-nous donc dans le lac du Bourget? (*Les deux hommes se rembrassent.*) Je les reconnais : c'est Olivier Duprat, c'est Pierre Hautefeuille!

*Les deux hommes se serrent la main.*

LE RÉCITANT.

Aux amis de collage — Tableau!

*Mais une détonation retentit et l'un d'eux tombe mortellement frappé par derrière en voulant sauver son ami. Le survivant se désespère. Les spectateurs firent d'ailleurs comme lui.*

CHŒUR INVISIBLE.

Son ami est frappé dans le dos. (*bis.*)

LE RÉCITANT.

Mais une bouteille descend du cintre. C'est la première bouteille de la verrerie ouvrière d'Albi fêtée l'autre jour en un banquet mémorable. Mounet la salue et de sa voix de la grève des forgerons il entonne l'hymne triomphal de la verrerie ouvrière.

Air : *Jenny l'ouvrière.*

On l'accusait d'une flemm' sans pareille,  
 Mais l' bon verrier répond victorieus' ment :  
 Les fours fonctionn' depuis un an seul' mënt  
 Et v'là déjà qu'ils ont fait un' bouteille!  
 Et remarquez qu' cett' bouteille est en verre,  
 Que ça r' présente un labeur prodigieux,  
 C'est tout l' travail d' la verrerie ouvrière  
 Au cœur content, content de peu. (*bis*)

L'AMIRAL.

Satisfaits de ce grand œuvre, les verriers d'Albi se sont mis au travail pour le chef de l'Etat, qui vient de leur commander un monocle!

LE RÉCITANT.

L'Amiral constate que c'est une bouteille à l'encre. Elle

s'enfonce et amène un être hirsute dans lequel il reconnaît le député Jaurès dont cette bouteille soutenait la réputation.

Puis ce sont des vues étranges, des horizons de fonderies et d'usines. Et l'amiral explique que ce sont, tombés à l'eau, tous les projets fondés sur la visite de Li-Hung-Chang. Parmi ces ruines passe encore, ironique, l'ambassade du céleste Empire, riant jaune. (*Coups de canon, un très fort alternant avec un très faible.*) Comme il est d'usage, des canonnades saluent la mission qui répond dans la mesure de ses moyens. (*Musique : C'est un rien, un souffle, un rien.*) Ils ont beaucoup vu, mais rien retenu. Voici Li-Hung-Chang, qui s'essouffla à courir l'Europe avec son ambassade :

*Air : la Boiteuse.*

Il faut la voir haletante et pas fière  
Soufflant par devant, soufflant par derrière.

Mais à peine est-il passé que derrière lui un vent s'élevé, doux d'abord, bientôt furieux, c'est le cyclone, l'effroyable cyclone, qui bouleversa la France et dont la violence agite jusqu'aux profondeurs de l'Océan. Des courants furieux passent, des éclairs déchirent l'horizon. Mounet et les Chinois se sentent enlevés au milieu d'un effroyable tumulte d'éléments déchaînés. (*Musique Wagnérienne.*) Et l'enthousiasme de l'amiral devient du délire.

---

## TROISIÈME PARTIE

---

### SEPTIÈME TABLEAU

#### LE PORT DE L'ALEXANDRIE ANTIQUE

---

*Le môle d'où s'élançe le phare hérissé de rostres. Barques de pêche aux longues antennes et aux voiles de carmin. — Un peu partout des nefs. — Mounet trempé, dégouttant, surgit et se secoue :*

LE RÉCITANT.

Frêle épave, emporté par le flot furieux  
Mounet sentit soudain qu'il retrouvait la terre  
Tel Vénus Astarté, fille de l'onde amère.  
Il pensa, tout songeur, aux larmes de son frère.  
Et renifla la brise en tordant ses cheveux  
Puis, reprenant sa voix altièrè :

MOUNET.

Percé jusques au fond du corps  
 D'une humidité froide aussi bien que mortelle,  
 Partout, le long de moi, l'onde glauque ruisselle  
 Et rigole de mes efforts.

Mais quel est ce pays où mon destin s'achève  
 En quels lieux le courant marin  
 Me porta-t-il? Ciel! une grève!  
 A moi les forgerons! mais non, c'était un rêve!

*Dans la lumière matinale paraît le philosophe Timon, qui surpris s'approche.*

TIMON.

Sache, toi, dont la voix semble un buccin d'airain  
 Que cette terre est le pays Alexandrin!

LE RÉCITANT.

C'est à Alexandrie que la mystérieuse tempête a porté Mounet séparé des siens : mais ce qu'il ignore encore et que Timon lui explique en le faisant asseoir sur le bord du môle, c'est qu'en même temps qu'il fut emporté à travers les espaces, il le fut à travers les temps. Par un mystère qu'il nous est impossible d'expliquer, car c'est un mystère de famille, ce n'est point le port de l'Alexandrie moderne qu'il foule, mais celui de l'Alexandrie royale des Ptolémées, à l'heure même où commence un jour de fête, où Aphrodite s'éveille en piquant son oreiller de lin vert. Et Timon s'offre à servir de guide à l'étranger.

MOUNET.

Merci, ami. Je me réjouis d'être jeté hors de la bana-

lité de mon pays et de mon temps. Je suis fait d'ailleurs, tu l'as pu voir, pour goûter les Alexandrins.

TIMON.

Mais regarde : Voici un larron qui se glisse dans la maison de la célèbre courtisane, Liané, celle qui voulut, tu sais, se tuer, l'autre année, en buvant la ciguë. On la nomme Liané des Flambeaux, à cause du pouvoir éclairant de ses adorateurs. Regarde : il entre dans l'écurie... Que va-t-il faire? Ah! ah! il attache les coursiers de la belle : il les fait sortir! le hardi fripon!...

*Le voleur repasse, puis une longue ficelle, puis deux petits bidets de mine modeste. Comme ils sont alexandrins ils ont douze pieds ainsi que tous les meubles en ce pays.*

MOUNET, avec un reniflement éperdu.

Qu'est-ce là?...

TIMON.

De vaillantes montures, ami! Quel potin cela va faire chez les hétaires! Pauvre Liané! Pauvre Biche! Pourquoi laissait elle la clé sous le paillasson?

LE RÉCITANT.

La ville se remplit de passants. Timon place Mounet à l'écart pour lui faire voir le tout Alexandrie qui arrive sur le môle. Car on attend ce jour-là d'illustres visiteurs. Un roi slave rend visite au gouverneur de la ville et il doit passer par ici.

MOUNET.

Un roi slave! déjà!

LE RÉCITANT.

Voici venir les petites courtisanes qui font commerce de leur honneur par les villes d'Égypte.

*Elles passent vêtues de gazes où transparaissent leurs lignes sveltes.*

MOUNET.

L'honneur est comme un Nil escarpé et sans bords...

LE RÉCITANT.

Timon, effrayé, le prie de renoncer un moment à se tirer les vers du nez et continue à lui nommer les marcheurs et les marcheuses. En tête les jeunes débauchés aux cothurnes oints de cire demi-vierge. Ils vont chaque soir prendre des boissons soudanaises au café du Delta. (*L'un est vêtu seulement d'un chapeau et de cothurnes.*) Celui-ci a pris au pharaon une forte culotte. Puis, ce sont les philosophes. Ils commentent les toilettes des femmes et les derniers procès. C'est ce qu'ils nomment juger les effets et les causes. Ensuite c'est le char de l'homme qui ricane, traîné par des zébies, ces coursiers dont la peau est devenue si célèbre. Celui-là, c'est le secrétaire des jardins de l'Académie, Boissiégos, de Thèbes, le grand Boissiégos, connu par ses petits fours. Puis un de ses confrères défendant l'uniforme de la compagnie contre les assauts d'un soupirant infatigable.

*On voit nouveau Tantale s'avancer barbu, robuste et fortement Charpentier l'immortel candidat que repousse l'académicien en place.*

VOIX.

J'ai ce bel habit dans ma garde-robe,  
J'ai ce bel habit, tu n' le mettras pas.

LE RÉCITANT.

La lutte pour l'habit !

MOUNET.

C'est curieux. Je pensais voir ici des choses étranges et nouvelles : d'après ce que tu me montres, il me semblerait presque être encore à Paris. Ce n'est fichtre pas la peine de se trouver transporté quatre siècles avant notre ère.

TIMON.

Qu'est-ce que c'est que votre ère ?

MOUNET.

C'est une ère que nous nous donnons.

TIMON.

Mon cher, sans vous offenser, je doute que vous ayez une Académie aussi huppée que la nôtre. On vient tout justement d'y accueillir ces jours derniers un homme extraordinaire, riche, grand, bel homme, noble, excellent à tous les sports physiques, enfin un académicien accompli. Il n'a absolument contre lui que ses œuvres ; mais d'abord, c'est bien peu de chose, et puis enfin, on ne peut pas tout avoir ! C'est un seigneur de l'île de Cos, qui se nomme Côtos.

*Deux hommes enchaînés et nus apparaissent.*

## LE RÉCITANT.

La concurrence ! Ce sont les membres d'une Académie rivale fondée par les frères ennemis. Ils sont nus, n'ayant pas encore touché leur dotation. D'abord les frères Rôny.

## Couplet.

Quand J. H. Rosny le bon romancier  
 Dans l'préhistoriqu' s' met à travailler,  
 Sans perdre un' minut' l'autr' J. H. Rosny  
 Fait immédiat'ment la mêm' chos' que lui.  
 Quand J. H. Rosny s' sent du vague à l'âme  
 Et qu'il pouss' sa point' près d'une petit' femme,  
 Bilatéralement l'autr' J. H. Rosny  
 Fait exactement la mêm' chos' que lui.

## LE RÉCITANT.

Derrière, un peu effeuillés, les frères Margaritta. Toute l'école des frères ! Mais un homme d'allure étrange s'approche de Mounet et le regarde avec intérêt. C'est le docteur Toulousios de la Haute-Egypte, qui prétend établir des relations criminelles entre le physique des gens et leur production intellectuelle. Et déjà il anthropométrise le nouveau venu.

## TOULOUSIOS.

Pour juger d'un homm' le talent  
 I' suffit de lui r'garder la dent,  
 Le ch'veu, l'œil et l' dos  
 Du bas jusqu'en haut.  
 S'il est bedonnant  
 C'est un décadent ;

S'il a l' typ' macaque  
 C'est un élégiaque  
 L'accent portugais  
 C't' un poète français.  
 Un' maladi' d' foi  
 C't' un champion d' la croix,  
 Le corps mal bâti  
 S'ra de l'Académie.  
 L'air de s' porter bien  
 C'est un ibsénien,  
 L'air affreus'ment triste  
 Ah! c'est un revuiste!....

LE RÉCITANT.

Et fredonnant il s'éloigne afin d'aller consigner au plus tôt les observations recueillies. Mais un cortège imposant se présente : c'est la ligue néo-malthusienne avec, en tête, le fameux docteur Robinos de l'oasis des cinq puits ; celui qui proteste contre l'accroissement de la population et le coût de la natalité.

*Il passe suivi de ses ligueurs portant sur l'épaule des haches d'abordage, des scies et des kriss.*

VOIX INVISIBLE.

*Air : de Massenet.*

Il ne faudrait faire aux enfants  
 Nulle peine, même légère

LE RÉCITANT.

Une autre ligue ! la ligue d'en face qui s'occupe des mêmes choses dans d'autres intentions. Ils viennent de cueillir des feuilles de vigne dans la campagne.

## VOIX.

C'est des vieux messieurs rangés	} <i>bis.</i>
Qui tâch' comm' des enragés	
D' sauver not' fleur d'oranger,	
C'est un' chanson d' Béranger.	

## LE RÉCITANT.

Les pouvoirs constitués!

Le collègue des édiles et son chef qui tient tant à la droite bien qu'il doive tout à la gauche. Soucieux, il médite les conseils que le Protocole l'a chargé de donner aux édiles sur la tenue à observer en recevant le souverain slave. Car on craint quelque algarade de ces fougueux démocrates, et ces conseils, le moment est venu de les inculquer, afin de faire de leur assemblée une Baudinière accomplie.

## BAUDIN.

Ne craignez pas de faire un peu d'épate,  
 Lorsque chez vous l' souv'rain vous visit'ra,  
 Avec l'habit rien n' va mieux qu'un' cravate,  
 Empruntez-en seul'ment pour ce jour-là.  
 Dans les festins soyez plutôt maussade,  
 Ne criez pas : bon Dieu d'bon Dieu d' fourbi  
 Ou : Nicolas ! envoyez la salade :  
 Avec les tzars faut toujours être poli !

N' vous mouchez pas à la manières du singe,  
 Ou dans l'écharp', marqu' de vot' dignité,  
 C't' un usag' russ' de s' servir d'un bout d' linge  
 Ça le flatt'ra qu' vous l'ayez adopté,  
 Ne crachez pas dans vos deux mains robustes  
 En lui d'mandant : C'te santé, ça va-t-y ?

N' ronchonnez pas : J'ai des souyers trop justes !  
Avec les tzars faut toujours être poli !

En c't' occasion, renoncez aux ficelles  
Pour soutenir votre pantalon neuf,  
Soyez régenic', collez-vous des bretelles  
Et des chaussett's, ça fait un effet bœuf.  
D' parfums exquis oignez-vous sans vergogne,  
Embaumez-vous, mais n'allez pas, cristi,  
Crier pour ça : Monsieur, viv' l'eau d' Cologne !  
Avec les tzars faut toujours être poli !

Puis des stratèges, des députés du peuple. L'un de ceux-là, vêtu d'oripeaux étranges :

*On voit passer un homme vêtu à la moderne.*

Elu récemment par une province éloignée, il s'est converti à une religion exotique et porte cet habit qui scandalise tout Alexandrie.

Soudain un grand fracas annonce l'arrivée du cortège de l'Emir slave.

D'abord le Protocole !... Cet homme illustre, idole du peuple, fut jadis simple introducteur au café des Ambassadeurs. Il porte sur l'épaule la gaffe d'honneur.

Le président du conseil ! Mélinus : songeur, il invoque son génie familial.

VOIX.

Au clair de la lune,  
Mon ami poireau,  
Soutiens ma fortune  
En c' péril nouveau.  
La chandelle est forte  
Que nous te devons.

Fais céder la porte  
La Porte à Cambon !

Les ministres ! Hanottô !

VOIX.

Descendant du Capitole  
Du côté de la coupole  
Hanotaux vole, vole, vole. (*bis*)

*Un autre passe.*

Kochérys !

VOIX.

Cet homm' qui passe, attention !  
Surtout que personn' ne bouge,  
C'est l' miniss' des financ's qu'on  
Appell' le P'tit Chap'ron rouge  
Non qu' d'un bonnet roug' sa tête soit coiffée  
Ni qu' ses compt's vraiment soient des cont's de féc,  
Vous allez comprendre' si vous n'ét's pas bête  
S'il reçut ce nom qu'il tient si dign'ment,  
C'est tout simplement  
Que c't' homme éminent  
Porte l'assiett' au beurre et not' bonn' galette !

LE RÉCITANT.

Les ministres en disponibilité qui suivent en bourgeois.

VOIX.

Je m'en f...

LE RÉCITANT.

C'est un mot égyptien qui veut dire que ça lui est

égal... Le piqueur, sur son étalon scythe... La daumont du chef du gouvernement...

*Rutilante et empanachée la voiture défile au son des fanfares. Comme on compte sur l'enthousiasme populaire les chevaux se détellent d'eux-mêmes. Mais l'enthousiasme n'arrive pas et pour démarrer, la voiture est obligée de se transformer en automobile. Dans un nuage de fumée, elle file.*

*Marche triomphale. — Les personnages défilent sitôt annoncés.*

Les barbares !

Les hôtes !

Les souverains !

*Et le couple impérial paraît coiffé d'astrakan, couronné d'aigles.*

Les oncles : Les trois grands ducs !

VOIX.

C'est nous qui somm's les trois grands ducs si chouettes  
Pour qui-l' beau sex' se consume en soupirs,  
Pas un' p'tit' femm' qui n'connais' nos binettes

*Le premier.*

Moi dès qu'on m'voit, on dit : Tiens v'là Dimir !

*Le deuxième.*

Paul Alexis, c'est sous c'nom qu' j' me présente.  
Je sais mêler l'folâtre au solennel

*Le troisième.*

Moi, si je jou' ce rôle amer, Michel,  
D'êtr' un Michel sérieux, je m' vante !

## LE RÉCITANT.

Et enfin la nourrice et le petit grand duc Olgos!... Les acclamations redoublent et on apprend que la nourrice vient, de la part de son auguste poupon, de convoquer tous les représentants du pouvoir à un five o'clock thé-té!... L'enthousiasme devient du délire!

*Salves, fanfares.*

---

## HUITIÈME TABLEAU

### LE CIRQUE

---

*Le décor représente le cirque d'Alexandrie. — Sur les degrés un peuple immense. — Au centre un promontoire s'élève, couronné de statues et d'autels. Parmi des jonchées de roses, entre les trépièdes d'or le cortège va s'avancer.*

#### LE RÉCITANT.

Aussitôt les souverains passés, Timon a cueilli, pour l'offrir à Mounet, une branche dénudée. Car, on avait eu l'idée, sur le passage du cortège, de dépouiller les arbres de leurs feuilles et de leurs fleurs, afin de leur donner l'apparence de l'hiver.

Il a conduit ensuite Mounet au Théâtre où se prépare la Journée de la grande tragédienne, fête organisée par les lettrés et les héliastes, en l'honneur de l'artiste dont Alexandrie fait sa gloire, bien qu'elle soit presque toujours chez les barbares, afin d'y paraître dans les jeux. Et Mounet s'est étonné de voir s'accroître encore la ressemblance de ces temps reculés avec les nôtres. Ils

sont arrivés au Cirque. C'est ici que va se célébrer l'apothéose. Les premiers arrivés pour prendre part à la fête, sont les censeurs des théâtres.

*Ils passent armés de ciseaux grinçants.*

### Chœur.

Coupons les pièces et coupons-les souvent,  
Et envoyons fair' fich' ceux qui n' sont pas contents.

Ils sont suivis du chef des Beaux-Arts dont la silhouette rappelle à Mounet celle d'un Roujon-Macquart entrevu au Ministère. Et aussitôt paraissent les héroïnes du théâtre.

*Elles défilent. D'abord, la sculpturale danseuse vêtue de sa seule beauté, puis sous des voiles légers, les muses de tous les poètes. Et une voix chante :*

Cell'-ci, remuant les bras  
En gest' de télégraphie  
Ami, r'présente ici-bas  
L'art de la chorégraphie.

Un sculpteur la modela  
Sans voil' pour charmer les foules.  
Rêveus' sous ses bandeaux plats,  
La voilà sortant des moules!

Un roi voisin fit l'emplette  
De sa nu'-propriété  
Beaucoup d' gens, pour peu d' galette  
Ayant d'jà usufruïté

*Une autre paraît.*

Cell'-ci, dont la ligne est digne  
 D'Astarté sortant des flots  
 — J' pêch'rais bien avec cett' ligne  
 Si j'avais des asticots!... —

C'est l'héroïn' triomphale  
 Du comique Feydosios  
 Qui mène la bacchanale  
 Aux fêtes de Donysios,

Puis d' l'atavism' la victime  
 Martyr de ses ascendants,  
 Là! là! si c' n'est pas d' la frime  
 Qué qu' ça s'ra qu' nos descendants!

*La voix s'éteint dans l'éloignement et le récitant reprend,  
 au chant lointain des flûtes.*

Après vient la muse cruelle  
 D'Hervieusès le batailleur ;  
 Sur l'enclume il forge et martelle  
 Hardiment, le bon tenailleur.

Et celle-là, c'est l'héroïne  
 De Lavedanès le Thébain,  
 Et puis c'est l'Hélène divine  
 De Donnaysos l'Alexandrin.

Gloire soit à ces trois poètes  
 Qui tous trois, si divers, pourtant  
 De notre tristé cœur méchant  
 Ont dit les misérables fêtes,

Ils ont dit la duplicité  
 De notre fierté, pauvre gueuse,  
 Et la volupté douloureuse  
 Et l'amoureuse cruauté.

Qu'ils s'insurgent ou se débattent,  
A la loi de l'amour soumis  
Les amants sont des ennemis  
Qui jusqu'à la mort se combattent,

Ils vont dans le soir caressant  
Et l'un de l'autre s'émerveille,  
Ils ne savent pas que s'éveille  
En eux la bête, rugissant!

C'est une rencontre mortelle  
Où toute arme est bonne, où tout sert,  
Et l'on envenime le fer  
Elle contre lui, lui contre elle.

Chacun meurtrit l'autre à son tour,  
Recherchant les vieilles blessures  
Ils se déchirent de morsures...  
Ohé! ohé! C'est ça l'amour!

Mais en ce duel, à nos vaillances  
Reste du moins ces reconforts :  
On a permis les corps à corps  
Et ça sauve les apparences.

Le défilé qui s'était, combien à tort, interrompu pour subir ces quelques réflexions, reprend. — Voici les délégués des gens de lettres, et on a choisi pour cela ceux qui en écrivirent le plus. C'est un poète très féminin, et c'est une romancière très masculine, Mussetos et Sandia. Ils sont suivis d'un savant médecin lombard nommé Pagellino qui ne les quittait jamais. Ensemble, âmes éprises des beautés de l'antiquité, ils visitèrent les cités anciennes et longtemps ils séjournèrent dans la ville de Troie. Ils y firent dit-on, très bon ménage, à Troie.

Ensuite, marche, c'est une façon de parler, les délégations des jeunes, ces vieux jeunes.

**Chœur.**

Oh! là, là! ces têt's, les esthètes!  
Oh! là, là! ces têt's qu'ils ont!

LE RÉCITANT.

Et voici leurs femelles! O Boticelli!

**Chœur.**

Nous entrerons dans la carrière  
Quand nos néné's n'y seront plus.....

LE RÉCITANT.

Oh! n'insultez jamais une femme qui bombel...

Au son des fanfares et sous la neige des pétales s'avance enfin la délégation du théâtre de l'héroïne. Deux étoiles, satellites de la grande artiste. Elle, dont le scintillant éclat offensa, dit-on, la patronne... Lui, qui n'ose rien dire parce que il songe, envieux, que la directrice a le bras long, et lui pas.

La fanfare!

Les joueurs de fifres.

Les enfants des gymnases.

Les joueuses de harpe.

*On voit passer un highlander démesuré.*

La force publique!

Il songe déjà à évacuer l'Égypte! Et enfin sur son élé-

phant hindou, suivie de son guepard et portant au cou, comme un boa, son serpent familier, la Grande Tragédienne environnée des petites télégraphistes portant les dépêches enthousiastes du monde entier.

Parmi les hymmes et les parfums, celle dont se célèbre aujourd'hui le triomphe, monte dans le ciel, sur son trône de granit rose. Et vers elle, portant l'encens, la myrrhe, l'or et les épices, un à un, les poètes s'avancent : le premier, c'est le noble poète : Montèsquiaux de la première cataracte...

*Il porte la lyre tarabiscotée où l'écaille de tortue se dore de fulgurants reflets, et chauve, sourit et chante :*

Sara

Nora Dora.

O Fœdora, Théodora,

Celui qui tant t'adora

T'offre la myrrhe et l'hyxora

De Bassora !

Que leur odeur qui t'honora

Monte vers ton odorat !

Hourra !

Mais quand je sus que point on ne te décora

Alors qu'on palma tant de quelconques Cora,

Mon teint se décolora

Et mon cœur s'édulcora,

Au point qu'il expectora

Mon rat !

Puis, Sylvestrios, le poétomane, approche, portant au lieu de lyre un rustique flageolet. Il dit :

Et moi Sylvestrios, en qui le verbe allume

Le brasier flamboyant des lyriques accents,

Je dépose à tes pieds divins, Sarah, l'encens  
 Pour que vers toi, dans le ciel d'or son parfum fume!

Et c'est au tour de Catulle, le tendre poète :

L'hommage où vers toi l'Univers s'accorde  
 Monte au son rythmé d'instruments à corde,  
 Moi je viens t'offrir nos cœurs en faisceau  
 Ceux de Jo, de Lo, de Zo... et de Xau!  
 Pendant qu'à tes pieds, des lointaines terres,  
 S'en viennent guerriers et penseurs austères  
 Et tout haletant d'un tendre sursaut,  
 Même plus d'un vieil universitaire  
 Viens! Fuyons tous deux unis vers Cythère!...

Puis, c'est Coppéon l'humble poète, qui la lyre sous  
 le bras, familier, déclame :

Moi, Coppéon, devant le trône où tu t'assieds,  
 J'apporte les épices dont les épiciers  
 M'ont chargé, car par eux ma muse fut choisie  
 Pour venir parler au nom de la Poésie.  
 J'ai donc pris mon luth et comme leur délégué  
 Je viens t'offrir leur sentiment très distingué.  
 Pour me remercier après cette journée  
 Tu pourras, si tu veux, m'offrir une tournée  
 Avec toi. Car j'ai fait sur mon balcon clouer  
 « Appartement orné de glaces à louer. »  
 Et déjà le bruit de mon départ fait l'œil rouge  
 A tous les tout petits débitants de Montrouge.

Et aussitôt après, comme si on le sonnait, le poète  
 hidalgo Jeso Marri accourt; il dit :

Sous l'azur triomphal, je te présente l'or!  
 Le chrysoberyl mâle et la royale agate

Et le sardoine hermaphrodite du Thabor  
Où le rubis, parmi les aïgues, s'écarlate.

Un esclave abyssin dont le nez noir s'épate  
L'apporta du roc fauve où plane le condor  
En un hanap que couvre, ointe de l'aromate  
L'éclatante toison d'un fier demi-castor.

Prends et viens vers la nef où l'épervier s'éploie  
Vers le fleuve qui sous les lotus bleus ondoie  
Unir l'or de ta voix à l'or de mon larynx,

Car j'ai pu voir penché sur ta lèvre de sphynx,  
En tes yeux pers où luit l'espoir des Amériques,  
Toute une mer où fuient de grands Transatlantiques.

Mais à peine a-t-il fini qu'un grand bruit éclate et l'on amène des gens à mine patibulaire que la force publique vient de découvrir tapis dans un coin. C'est la troupe infortunée de la Divine Comédie Française que Mounet a retrouvée et qui, errante, s'est fait pincer par les agents. On les amène devant la grande Tragédienne, afin qu'elle prononce sur leur sort. Les comédiens tremblent, mais Mounet, bon pasteur, les rassure.

Je sais dit-il comment on désarmait les juges dans l'antiquité! Ne craignez rien!...

LA VOIX D'OR.

Vos noms, prénoms, âge, profession!

LE RÉCITANT.

Mais, dédaignant de répondre. Mounet a recours à son truc. C'est un truc classique, pense-t-il. Il réussit, jadis à Phryné, pourquoi ne me réussirait-il pas! Et sans balancer, il se dévoile! *(Il arrache sa robe et apparaît nu. Cris*

*scandalisés dans le cirque.)* — Qu'on amène les autres, s'écrie la tragédienne.

Et les autres introduits se conforment aussitôt aux instructions reçues.

*Leurs vêtements tombent.*

VOIX.

Le huis clos! Le huis clos!

LE RÉCITANT.

Qu'on amène les dames! s'écrient d'une seule voix les poètes, dont les lyres vibrent, enfiévrées.

Et d'abord c'est la jeune première. Sans hésiter elle sacrifie sa pudeur expirante! En un clin d'œil choit à ses pieds sa petite robe façon tailleur. Cris extasiés.

Puis, sa mère! Elle paraît, saisit à deux mains son cou et ses appas, et sous les nippes envolées dévoile à tous ses formes athlétiques. Devant cet épouvantable spectacle, le cirque réclame l'acquittement, et les poètes foudroyés tombent à la renverse.

Et tandis que monte vers le soleil la ferveur des adorations et le chant des hymnes, le chef d'orchestre surgit... C'est un savant renommé de l'île de Rhodes, que l'on nomme Reinachios; il a retrouvé des chants très antiques sur les pierres des temples et c'est d'un merveilleux hymne grec, autrefois dédié à Apollon Delphique, et reconstitué par lui, qu'il accompagne l'apothéose! L'enthousiasme devient du délire!

Et puisque vient l'heure tardive où la vérité elle-même est altérée, on va, messieurs, au lieu du couplet de la fin, vous chanter le couplet de la soif.

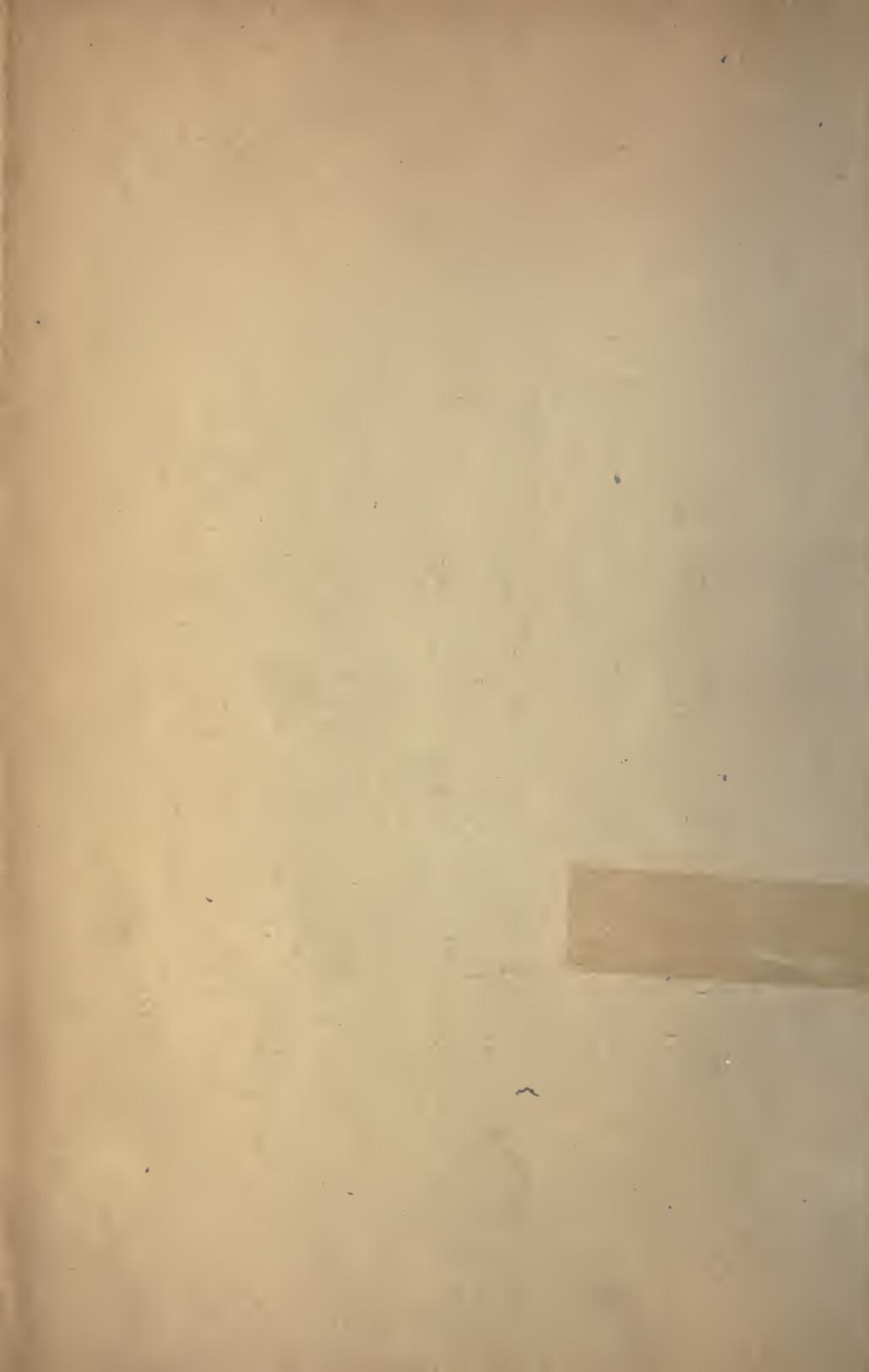
*Air : Jenny l'ouvrière.*

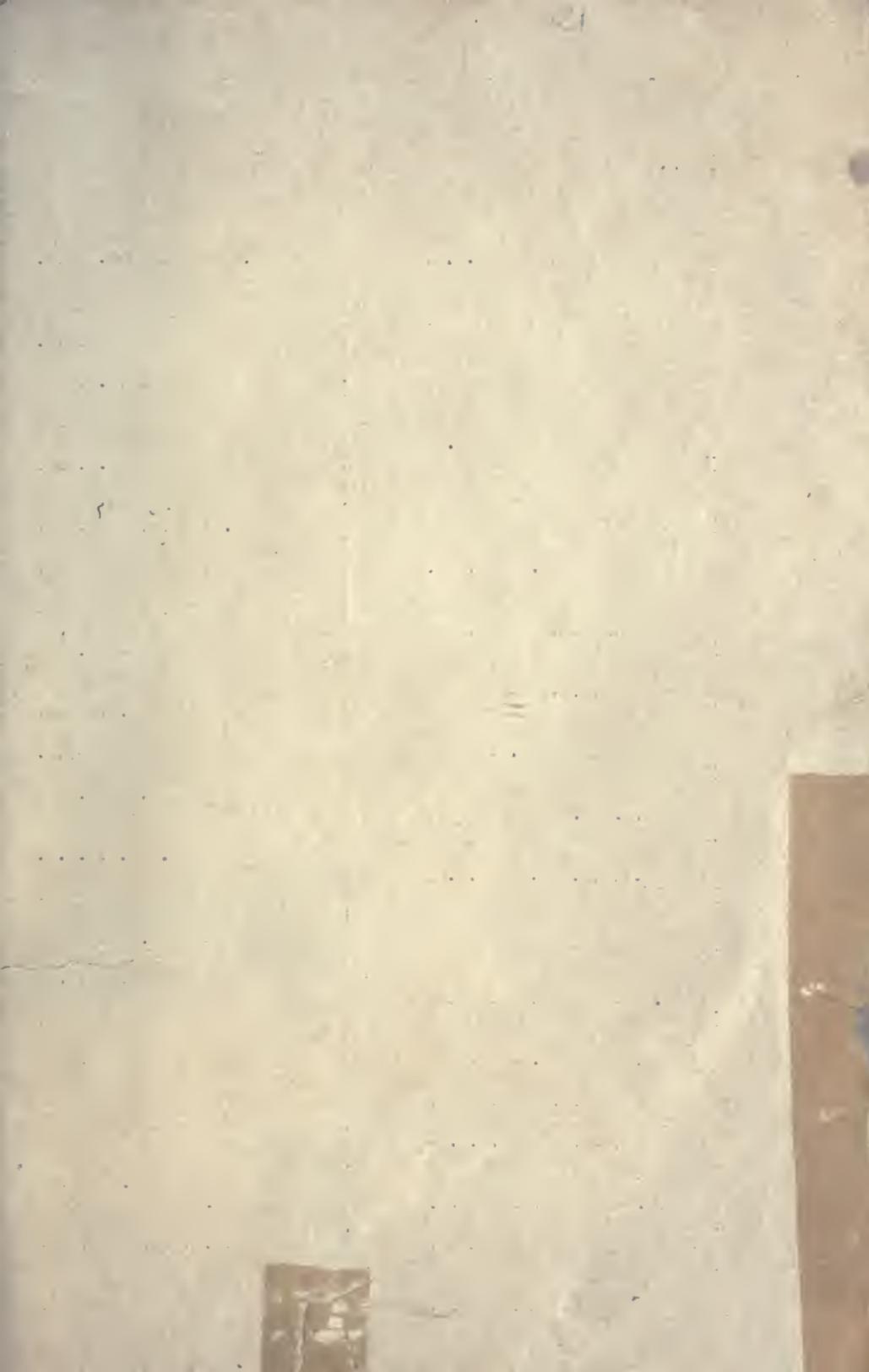
La r'vu' finit. Mais craignant qu'ell' ne sombre,  
Nous vous d'mandons, Messieurs, les larm's aux yeux  
Partirez-vous après la loi de l'ombre  
Le cœur content, content de peu ?

*Rideau.*









# LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

28 bis, rue de Richelieu, 28 bis

- Théâtre de campagne**, recueil de comédies de salon (8 séries ont paru). Chaque série, formant 1 vol. grand in-18, est vendue séparément. — Prix . . . . . 3 50
- Le Théâtre à la ville**, recueil de comédies en un acte, par E. Ceillier, gr. in-18 . . . . . 3 50
- La Peur de l'être**, comédie en 3 actes, par Emile Moreau et Pierre Valdagne (Menus-Plaisirs), in-18. 2 »
- Théâtre du jeune âge**, recueil de comédies enfantines, par Mme Bellier, 2 vol.; chaque vol. . . 3 50
- La Paix du ménage**, comédie en 2 actes, par Guy de Maupassant (Comédie-Française), 1 vol. in-18 3 50
- Musotte**, comédie en 3 actes, par Guy de Maupassant et Jacques Normand, 1 vol. gr. in-18 . . . . . 3 50
- « **Allô! allô!** » comédie en un acte; par Pierre Valdagne (Vaudeville), in-18 . . . . . 1 50
- Dans une loge**, comédie en un acte, par Ludovic Denis de Lagarde (Déjazet), in-18. . . . . 2 »
- Entre amis**, comédie en un acte, par Ludovic Denis de Lagarde (Gymnase), in-18 . . . . . 2 »
- La Comtesse Sarah**, pièce en cinq actes, par Georges Ohnet (Gymnase), in-18 . . . . . 2 »
- Serge Panine**, pièce en cinq actes, par Georges Ohnet (Gymnase), in-18 . . . . . 2 »
- Le Maître de forges**, pièce en quatre actes et cinq tableaux, par Georges Ohnet (Gymnase), in-18. 2 »
- Dernier Amour**, pièce en 4 actes, par Georges Ohnet (Gymnase), in-18 . . . . . 2 »
- Phryné**, opéra comique en 2 actes, par Augé de Lassus (Opéra-Comique) in-18 . . . . . 1 »
- Pour un rien!** saynète, par Jean Berleux . . . . . 1 »
- Qui?...** comédie en un acte, par Paul Bilhaud . . . . . 1 50
- Le Restaurant Beaufumet**, comédie en un acte, par Eugène Cellier. . . . . 1 »
- Pour quand on est deux**, recueil de comédies, par Colias. . . 3 50
- La Grande Marnière**, drame en huit tableaux, par Georges Ohnet (Porte-St-Martin). . . . . 2 »
- Pour casinoter**, saynètes et monologues, par Félix Galipaux. . . 3 50
- La Charbonnière**, drame en 5 actes, par Hector Crémieux et P. Decourcelle . . . . . 2 »
- La Mégère apprivoisée**, comédie en 4 actes, par Paul Delair . 3 50
- Sourds-muets**, drame en 1 acte, par Gaston Devore . . . . . 1 »
- Tentation**, comédie en 1 acte, par Gaston Devore. . . . . 1 50
- Phryné**, scène grecque, par Maurice Donnay (Chat-Noir). . . . . 1 50
- Folle entreprise**, comédie en 1 acte, par Maurice Donnay . . . . . 1 50
- Les Surprises d'un célibataire**, comédie en 1 acte, par Ernest Duchesne . . . . . 1 50
- Annabella**, drame en cinq actes, par John Ford. . . . . 2 »
- Un Flirt**, comédie en 1 acte, par H. de Fleurigny. . . . . 1 50
- Les Lâcheurs**, pièce en 4 actes, par Édouard Franchetti. . . . . 2 »
- Les Dames du Plessis-Rouge**, pièce en 5 actes et 6 tableaux, par Léon Gandillot. . . . . 2 »
- Une Femme facile**, comédie en 1 acte, par Léon Gandillot . . 1 50
- Associés**, comédie en 3 actes, par Léon Gandillot. . . . . 3 50
- Les Amants légitimes**, comédie en 3 actes, par Ambroise Janvier et Marcel Ballot . . . . . 3 50
- Le Troisième Larron**, comédie en 1 acte, par René Lafon . 1 50
- Djelma**, opéra en 3 actes, par Charles Lomon . . . . . 1 »
- Au déclin**, à-propos en 1 acte, par Jacques de Nittis. . . . . 1 50
- Amoureuse**, comédie en 3 actes, par Georges de Porto-Riche. 3 50
- Les Pieds nickelés**, un acte, par Tristan Bernard . . . . . 2 »
- Eden-party**, scène biblique, par Jacques Redelsperger . . . . . 1 »
- Créanciers**, tragi-comédie; *le Lien*, drame en 1 acte; *On ne joue pas avec le feu*, comédie en 1 acte, par Aug. Strindberg . . . . . 3 50
- Père**, tragédie en 3 actes; *le Paria*, pièce en 1 acte, par Auguste Strindberg . . . . . 3 50
- Les Ricochets de l'amour**, comédie en 3 actes, par Albin Valabregue et M. Hennequin. . 2 »

PQ  
2601  
R565L6

Arman de Caillavet, Gaston  
La loi de l'ombre

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

